

et augmenter les recettes du bétail. Nos lecteurs comprendront que ces deux moyens atteignent parfaitement leur but. En effet, si avec moins de dépenses on a plus de viande, de laines, etc., il faudra nécessairement que le profit net soit plus élevé. Mais malheureusement ces principes si simples en théorie sont d'une application très-difficile et les résultats ne s'obtiennent que lentement et encore faut-il travailler avec persévérance. C'est une des plus grandes difficultés que l'on rencontre en agriculture.

Maintenant, lecteurs, vous allez peut-être nous demander : *De quelle manière doit-on diminuer les dépenses et augmenter les recettes du bétail ?*

La question est courte, mais la réponse sera longue : car pour vous satisfaire il nous faudra toucher à la grande question économique du bétail. Nous allons d'abord répondre à la première partie de la question, puis plus tard nous reprendrons la seconde.

Diminution des dépenses.—Les principales dépenses qu'entraîne la tenue du bétail sont : la *nourriture*, les *soins d'entretien*, le *logement*, et le *prix d'achat* des animaux.

De toutes ces dépenses, la plus importante est la nourriture, c'est elle qui charge le plus le compte du bétail et c'est elle, par conséquent, qui doit subir la plus forte diminution. Mais en quoi doit consister la diminution de cette dépense ? Doit-on retrancher sur la quantité ou la qualité des aliments ? doit-on donner à un animal la plus faible ration possible ?

Chercher une diminution de dépenses en nourrissant mal son bétail c'est travailler contre ses propres intérêts ; c'est même réduire les profits nets de toute spéculation animale. Le bétail ne peut vivre sans manger et il ne peut donner beaucoup s'il ne reçoit beaucoup. Ce principe est toujours vrai, qu'il s'agisse des animaux de rente ou des animaux de travail.

Une partie de la nourriture que l'on donne à une bête sert à son entretien, à réparer les pertes qu'elle fait par sa respiration, sa transpiration ; sans cette nourriture, un animal gras maigrit et un animal maigre meurt. A cette partie des aliments, on donne le nom de *ration d'entretien*. Avec cette dernière ration, un animal restera toujours dans le même état pourvu qu'on ne lui demande aucun produit ; s'il est maigre, il restera maigre ; mais s'il est gras il restera gras. L'autre partie de la nourriture est celle qui donne des produits, c'est elle qui fait engraisser la bête que l'on destine à la boucherie, c'est elle qui forme le lait, c'est elle qui donne à l'animal de travail la force dont il a besoin pour traîner de lourds fardeaux ; et pour cela, elle reçoit le nom de *ration de production*.

Lorsqu'on distribue les aliments au bétail, on ne fait pas de distinction, cela n'est pas nécessaire ; on donne ensemble ration de production et ration d'entretien. Mais dans l'acte de l'assimilation, l'animal s'incorpore en premier lieu toutes les substances dont son corps a besoin pour réparer les pertes qu'il a subies, puis si la distribution a été abondante, le reste, sert à la formation des produits qu'on lui demande ; ainsi il produira du lait, de la viande, de la laine, du travail suivant le cas. Alors on conçoit que plus ce reste sera élevé, plus les produits seront abondants et plus on fera de profits dans la spéculation que l'on a entreprise.

Il est donc impossible de réduire les dépenses en diminuant les rations soit en quantité, soit en qualité. Tout au contraire, nous démontrerons bientôt que le cultivateur a un intérêt immense à faire consommer à ses bestiaux les plus fortes rations possibles jusqu'à la limite où toute augmentation ne serait plus profitable.

Mais l'agriculteur peut réaliser souvent de très-fortes économies en faisant consommer à son bétail des substances très-nutritives dont le prix de vente ou le prix de revient n'est pas plus élevé que d'autres qui cependant sont moins nourrissantes. Ainsi il arrive très souvent que le prix de vente du minot d'avoine est

de \$0.50 et celui du minot d'orge de \$0.60. Mais 100 livres d'avoine ne nourrissent pas plus que 90 livres d'orge. Alors en supposant que le minot d'avoine pèse 40 livres et celui d'orge 56 ce qui est assez commun, nous trouvons qu'un minot de ce dernier a autant de valeur que 1½ minot d'avoine. Par conséquent, dans ce cas, en faisant consommer de l'orge au lieu de l'avoine, nous faisons \$0.15 de bénéfice par minot. Il en est de même de beaucoup d'autres substances dont le prix sur les marchés est très-faible, tandis que leur valeur nutritive est très-élevée. Au cultivateur intelligent de faire la plus judicieuse économie qu'il lui soit permis de faire dans le rationnement de son bétail.

Si au lieu de calculer d'après le prix de vente on prend le prix de revient, on s'aperçoit que des fourrages, d'ailleurs très avantageux dans une culture par l'énorme quantité de nourriture qu'ils donnent, ne fournissent pas l'engrais à un prix aussi modique que le foin de prairie naturelle par exemple. Dans cette catégorie nous avons les racines, et les tubercules qui, lorsque les saisons ne leur sont pas très-favorables reviennent à un prix que le bétail ne peut payer. La culture de ces racines, comme aliment des animaux, ne peut être économique que lorsque leur récolte est tellement abondante que le minot ne revient pas à plus de 5 centins pour les navets, 6 centins pour les carottes, 7 centins pour les betteraves, 11½ pour les patates. Quoique les prix de revient des racines soient ordinairement plus élevés que les précédents, quelques améliorateurs s'obstinent néanmoins à cultiver ces fourrages, et cela parce qu'en agissant ainsi ils obtiennent des avantages dont sont privés tous les cultivateurs qui n'y ont pas recours. Ainsi, elles fournissent un aliment agréable et salubre qui se présente juste au moment où le bétail fatigué des fourrages secs trouve succulent le plus insipide des fourrages verts ; de plus elles permettent encore le nettoie du sol et aident de cette manière à augmenter le rendement des récoltes suivantes. Cependant, malgré ces avantages incontestables, il ne faut perdre de vue qu'un rendement élevé est la première condition à remplir pour que leur culture soit lucrative. Alors, on conçoit que, si, en dépit de tous les soins dont on entoure ces cultures, le climat de la localité ne leur est pas favorable ; on conçoit, disons-nous, que ce serait manquer aux plus simples règles de l'économie rurale que de continuer de les cultiver du moins en plein champ.

Le prix de revient de la nourriture peut encore être diminué par certaines opérations qui en augmentant le produit par arpent diminuent par cela même les dépenses que nécessite la production de chaque minot de grain ou de racines ou de chaque botte de foin. Tels sont les dessèchements et les assainissements employés sur des terrains marécageux ou humides. Les forts déboursés que l'on est quelquefois obligé de faire pour exécuter ces opérations, doivent être comptés comme faisant partie du capital foncier et calculés comme tels.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Mgr. l'Archevêque de Québec s'est embarqué pour l'Europe, samedi dernier, sur le *Nestorian*. Il a pour compagnons de voyage NN. SS. les évêques de St.-Hyacinthe, d'Anthédon, d'Iodo, de Kingston, MM. les G. V. Taschereau et Thos. Caron, MM. les abbés St.-Aubin, Archambault, McCarthy et Primeau. L'avant-veille au soir du départ de Sa Grandeur, deux adresses lui ont été présentées dans la grande salle de l'Université ; l'une, par l'honorable Président du Sénat, au nom des citoyens de Québec ; l'autre, par M. le G. V. Taschereau, au nom du Séminaire de Québec et de l'Université-Laval. On